

Parler de Jacques Roumain (1907-1944)

René Depestre

I

Voici plus de vingt-cinq ans, je vivais encore à La Havane, l'éditeur « Casa de las Américas » me demanda un jour, au sujet de Jacques Roumain, une étude destinée à la collection « Valoración múltiple ». Mon compatriote allait y trouver un nouveau souffle en compagnie d'auteurs classiques de l'Amérique latine d'expression espagnole, portugaise et française. Mais ma rupture avec la révolution cubaine (après l'affaire Padilla, bien avant mon départ de l'île en 1978), m'ôta l'occasion de dire l'influence décisive que Roumain a exercée sur l'apprentissage de quelques jeunes Haïtiens qui eurent vingt ans à l'époque des bombes atomiques sur le Japon. Je dus renvoyer à plus tard la joie de parler du « contemporain capital » qu'aura été Jacques Roumain pour la génération de garçons tout feu tout flammes que nous étions à Port-au-Prince sur les bancs du lycée Pétion ou ceux de l'établissement Saint-Louis de Gonzague.

Ma rencontre fortuite avec Roumain remonte à 1943. De son poste de Chargé d'affaires d'Haïti à Mexico il était rentré au pays pour quelques semaines de convalescence. Un après-midi, il me prit en stop sur la route de Pétionville. Il m'invita ensuite à poursuivre chez lui la conversation commencée dans l'auto. Les noms de Faulkner et de Joyce, Malraux et Kafka, Hemingway et Proust, Maïakovski et Lorca, Einstein et Paul Rivet, Marx et Gramsci, Picasso et Diego Rivera, mirent le feu aux poudres de mon imagination. Plusieurs affluents de la modernité inondaient mes rives assoiffées. C'était le chemin de Damas: un lumineux uomo di cultura m'y était apparu, mettant soudain à

ma portée tout son savoir ! Moins d'un an plus tard, ma conscience de bachelier était une petite lampe à kérosène ballottée dans une foule échevelée de chagrin: une pluie d'orage à l'haïtienne descendait dans le néant les trente-sept ans de Jacques Roumain. Le sort cruel transformait en testament l'après-midi de la connaissance qu'il partagea avec moi.

Au temps de ma débâcle à Cuba, parler de Jacques Roumain était un pari impossible à tenir. De nos jours, la gageure se révèle aussi ardue: il s'agirait cette fois de mesurer sa valeur eu égard à l'implosion de l'idée de révolution qui était inséparable de sa vie et de ses travaux. Une décennie après le départ en fumée de l'URSS, quel avenir attend l'œuvre de Roumain ?

Avant tout inventaire, elle garde à mes yeux la liberté d'imagination, le ferment de rébellion, le substrat éthique, la maîtrise esthétique, l'aura de compassion et de poésie, l'immense halo de tendresse qui fascinèrent, notamment Jacques S. Alexis et moi, au point de nous précipiter dans l'émeute populaire, à la tête de milliers de jeunes gens de notre génération. Jacques Roumain reste l'auteur intellectuel de la sorte de « mai 68 » avant la lettre (aussi éphémère et beau que celui de Paris) qui, en janvier 1946, mutatis mutandis, fit exploser dans les rues d'Haïti l'espoir que nous avions de pouvoir changer la vie.

En ce temps-là, outre Jacques Roumain, nos maîtres étaient Rimbaud, Césaire, Breton, Mabille. Nous étions aussi sous les charmes de Langston Hughes, Alejo Carpentier, N. Guillén, Apollinaire, Steinbeck. On demandait également à des auteurs russes – Tolstoï, Gogol, Gorki – d'alimenter l'esprit de fronde juvénile qui soufflait alors dans les colonnes de notre hebdo La Ruche (1945-1946).

L'opinion favorable que Roumain, en 1942, avait exprimée à propos du surréaliste Dialogue de mes lampes, de Magloire Saint-Aude, nous avait précocement vaccinés, Alexis et moi, contre les virus du réalisme socialiste à la soviétique.

Roumain apportait un esprit nouveau à notre grand goût des lettres, comme à notre besoin de justice et de liberté: celui des libres révoltes de l'imagination devant les iniquités du monde colonial que l'on nous avait fait. Les mots de Roumain s'emparaient des tribulations historiques des colonisés, en premier lieu celles des Haïtiens (en considération de la « parenthèse vide » de leur histoire nationale), pour les incorporer à l'héritage antique. Roumain fait entrer la tragédie grecque dans un hameau haïtien abandonné à la sécheresse et à l'extrême dénuement de la condition humaine.

Eschyle, Sophocle, Euripide – en disciples d'Homère – ont été les premiers à modeler dans l'art universel les figures du malheur des humanités. Un écrivain nègre de la Caraïbe parvient à les réincarner dans les valeurs symboliques du manque dramatique d'eau et de civilité démocratique dans la vie des paysans d'Haïti. Le récit magistral des Gouverneurs de la rosée met en scène le destin du couple-héros Manuel/Annaïse. Leur amour, confronté à la sécheresse et à

des obstacles majeurs, dans la foulée des tragiques grecs, rejoint avec grâce le rayonnement de l'art shakespearien.

Jacques Roumain portait aussi en lui les lumières d'un esprit de la Renaissance : de l'économie politique à la paléontologie, de la botanique à l'archéologie, de l'ethnographie à la sociologie des religions, son type d'intelligence encyclopédique était capable de faire la synthèse des modes spécifiques de la connaissance. Mais s'il réussissait bien dans les sciences, un vrai triomphe l'attendait dans le roman que, juste avant de mourir, lui inspira la tragédie des Haïtiens.

II

Les incertitudes accumulées à l'horizon d'Haïti, à la veille du bicentenaire de son « indépendance nationale », convergent aujourd'hui vers l'interrogation suivante : que peut dire à une société à la dérive le chef-d'œuvre qu'est resté Gouverneurs de la rosée plus d'un demi-siècle après sa publication ? Que peut pour la désolation des Haïtiens le chant de fraternité que ce maître-livre continue de plus belle à renvoyer à ses lecteurs ? Aussitôt posée, la question invite à éclairer le mystère Roumain. L'énigme concerne l'idée que Roumain avait de la révolution dans une « république noire » mal décolonisée.

Quelle sorte de lien idéologique le fondateur de la Section haïtienne du Komintern (la III^e Internationale de Staline et de Dimitroff) a-t-il eu avec « l'ordre religieux prolétarien » chargé d'imposer la stratégie impériale de l'URSS aux partis communistes de la planète ? Il est arrivé, au moins une fois, à l'histoire du mouvement communiste international d'avancer en conte de fées dans le maelström existentiel du XX^e siècle. Cela s'est passé à Port-au-Prince, en 1934.

Cette année-là, le fils aîné d'une riche famille mulâtre d'Haïti décide sans crier gare de fonder le Parti Communiste Haïtien. Aussitôt connue la nouvelle, le président du pays fait arrêter Roumain. Sténio Vincent prend aussi un décret d'interdiction du P.C. Il met ensuite hors-la-loi une liste de dix mots du Petit Larousse Illustré, tenus pour obscènes et attentatoires à l'ordre public: capital, syndicat, cellule, parti, prolétariat, classe, communisme, ouvrier, grève, révolution. Il fallait chasser sine die ces mauvais sujets du bon usage des langues française et créole.

Le même après-midi de pluie, un mandat de dépôt est lancé contre « le nommé Marx Karl, un chef-agitateur d'origine germanique que le Komintern a infiltré en Haïti afin d'ourdir avec le citoyen Roumain Jacques un complot contre la Sûreté de l'État ». Le Q. G. de la gendarmerie donne pour imminente la capture de l'agent germano-russe. Le journal où passe l'information présente

le dictateur Sténio Vincent comme « le seul chrétien vivant de l'an de grâce 1934 capable d'inventer la gomme à effacer l'immondice de la barbarie rouge à la porte des églises et des familles de la chrétienté ». Condamné à trois ans de prison ferme, Roumain sera expulsé d'Haïti en 1936, après avoir bénéficié « d'une généreuse mesure de grâce de papa-Vincent ».

L'homme de trente ans que l'exil conduit à Paris, en plein Front populaire – sur fond d'agression italienne contre l'Éthiopie et de conflit civil espagnol – n'est ni un adepte du merveilleux vaudou ni un bricoleur de l'idéologie et de la culture. Il a lu intelligemment Marx (de préférence dans le texte allemand). Ses connaissances ont été ensuite mises à l'épreuve de sept ans de lutte nationaliste dans une ancienne colonie française occupée depuis 1915 par des marines nord-américains.

Après de brillantes études à Berne et à Zurich, outre son labeur de rénovation des lettres, de 1927 à 1934, il a dirigé les campagnes patriotiques contre les forces d'occupation. Ce combat lui a montré les limites du nationalisme dans un protectorat économiquement à la merci de l'Oncle Sam. En effet, l'évacuation militaire ne laisse guère entrevoir à l'horizon les bienfaits démocratiques de « la seconde indépendance nationale ».

III

À son arrivée en Europe, Roumain prendra-t-il le temps d'aller à Moscou tremper le « coffre théorique » qui seyait à tout leader d'extrême-gauche dans le vent ? Sa biographie n'offre aucune trace d'un tel séjour d'endoctrinement en URSS. Dans la périphérie latino-américaine du mouvement, il aurait été le seul secrétaire général d'un P.C. vassal du Kremlin, qui, à sa sortie de prison, n'eût pas demandé à la fêrûle du camarade Iossif Vissarionovitch Djougachvili, de l'instruire dans l'idée de révolution que sa tribu bolchevique déshonorait inexorablement dans le froid sibérien du stalinisme.

Pas plus, à un niveau de moindre engagement doctrinal en sa qualité d'écrivain de talent, Roumain n'a pris le bâton de pèlerin du compagnon de route des Soviétiques.

Autant que certains membres de l'intelligentsia des années 30, en contemporain de Panaït Istrati, Victor Serge, Nicos Kazantzakis, Ignazio Silone, André Malraux, André Gide, l'autonomie de sa conscience eût été capable de courir les risques d'un retour dégrisé de l'Union soviétique. L'homme n'aura succombé ni au parcours du combattant inconditionnel du bolchevisme ni au voyage rituel du sympathisant qui repart de Moscou rétif et avisé devant les infamies de l'histoire.

Que fait-il à Paris ou à Bruxelles en ces temps de veillée d'armes que nazisme, fascisme, colonialisme, communisme – sans que se recourent entre eux

leurs forfaits – imposent aux humanités de 1937 ? À trente ans, Roumain reprend humblement les études à l'université. Il s'inscrit à l'Institut d'ethnologie, tout en suivant au Musée de l'Homme du Trocadéro l'enseignement de l'éminent professeur Paul Rivet. On le voit naviguer à contre-courant. Pourquoi l'anthropologie à la place des « Questions du léninisme » ou du « Marxisme et la question coloniale » ? Que pouvait-il attendre d'un savoir universitaire qui, en ces temps-là, était encore l'apanage d'un club fermé de gourous blancs ?

Ce choix, apparemment paradoxal, est celui, oh combien judicieux ! d'un individu de couleur qui, sans le feu vert du Komintern, a la hardiesse de partir tout seul à la découverte des voies spécifiques de l'avenir des peuples colonisés. À son avis leurs problèmes ne se ramènent pas purement et simplement à ceux du prolétariat blanc. Vingt ans avant le constat qui légitimera la rupture d' Aimé Césaire avec le marxisme de Moscou et de Paris, Roumain comprend que la question coloniale, en aucune circonstance, « ne peut être traitée comme une partie d'un ensemble plus important ». Il ne confond pas la problématique de la décolonisation avec celle de l'émancipation ouvrière. Fidèle toutefois à sa vision cordiale des civilisations, il ne renonce pas pour autant à chanter la foi qu'il garde dans « l'unité de la souffrance et de la révolte de tous les peuples sur toute la surface de la terre ».

Son expérience des affaires d'Haïti, plus tribales que nationales, lui a révélé les spécificités historiques du combat décolonial de la Caraïbe et de l'Afrique noires. Dès lors – comme le fera Césaire en 1956 dans le contexte voisin de la Martinique – au lieu de donner à Staline et à Maurice Thorez délégation de se porter fort pour les « frères noirs des colonies », Roumain, en intellectuel imaginatif et libre, demande à la Sorbonne les outils conceptuels de l'aventure particulière qui rendrait possible la remontée à la lumière des millions de victimes de l'esclavage et de la colonisation.

Grâce à cette liberté d'invention, le détournement d'idéal dont se rend gravement coupable le pouvoir soviétique n'a aucune barre sur la conscience autonome de Jacques Roumain. Dans l'idéologie marxiste qui est sous-jacente à ses écrits les plus hauts – et singulièrement dans Gouverneurs de la rosée – on a l'inverse de la mouture bolchevique que le personnel de la Révolution d'octobre, conduit d'une poigne d'acier par Staline, tire du civisme jacobin de Robespierre et de Saint-Just, dans l'exercice du mensonge et du terrorisme d'État.

Au plus fort de son art d'écrivain, Roumain agit plutôt en gardien vigilant de la valeur et du sens fraternels de la vie en société, au moment même où des temps exceptionnels de totalitarisme balayent à l'horizon des cultures tout espoir de fraternité. Débarrassé du dolorisme chrétien et de l'onirisme désenchanté de ses débuts, il s'élève à un sens cosmique de la lutte pour la justice et la liberté.

Le ton intimiste, angoissé, parfois carrément nihiliste du très jeune Roumain de 1927 fait place à une parole vitale, et triplement fondatrice, en politique,

littérature et anthropologie. Tel un cyclone prometteur de démocratie et de civilité, elle aspire à « crever le tympan du ciel sous le poing de la justice » afin de brasser « le mortier des temps fraternels dans la poussière des idoles ».

Roumain passe du laconisme élégiaque, voire vaguement désespéré de ses écrits de jeunesse, à toute une poétique contagieuse de la fraternité. Face aux diverses formes de sacré qui s'essoufflent sous les assauts des dictatures, il transcende les credos prophétiques exténués, vers un pari dionysiaque sur la fraternité. L'esthétique et l'éthique vont l'amble dans sa voix, levant le même blé tendre dans les relations entre les frères humains. La rosée est fin prête pour les matins du poète et du romancier.

Des lames de fond de l'histoire se brisent alors à sa porte: agression de Benito Mussolini contre l'Éthiopie ; soulèvement du général Franco contre la jeune démocratie espagnole ; terrifiantes menaces de subversion des militarismes allemand et japonais ; aux U.S.A., fréquents lynchages de Noirs, jetés sans merci aux chacals du Ku-Klux-Klan ; massacre de quinze mille coupeurs de canne haïtiens à l'arme blanche du satrape dominicain Leonidas Trujillo ; construction de la voie ferrée Congo Océan où des milliers d'esclaves de la main-d'œuvre nègre sont sacrifiés au cannibalisme marchand du système colonial.

D'autres chocs en retour de la barbarie n'épargnent pas en URSS un « socialisme » pourvoyeur de toutes sortes d'abominations commises au nom de la « révolution » : procès démentiels, exécutions sommaires, torture comme mode de répression, massives déportations d'innocents au goulag sibérien. L'ensauvagement général de la fin des années 30 fait irruption dans l'exil de Jacques Roumain sans affaiblir les forces de compassion et de beauté que sa fiction, sa poésie, ses essais, dans leur sobriété, opposent à la démesure mortifère du XX^e siècle.

IV

Dans cet état d'esprit, il regagne Haïti après un an de pérégrination, en Martinique, à New York (Columbia University) et à Cuba. La deuxième guerre mondiale bat alors son plein de malheur. Roumain est à seulement trois ans de sa mort. Sent-il qu'il a peu de temps devant lui pour doter la culture de son petit pays des ressorts qui lui font défaut, notamment en anthropologie et en littérature ?

Dès son arrivée à Port-au-Prince, en 1941, l'Institut d'ethnologie qu'il crée en collaboration avec Jean Price-Mars est le four et le moulin où il dépense sans compter ses dernières flammes. Il accompagne le savant Alfred Métraux dans ses recherches sur le vaudou. Il défend avec éclat la légitimité de ce culte créole, lors des persécutions dont ses adeptes sont victimes de la part du clergé catholique blanc, avec l'appui des forces répressives du régime. Roumain entre-

prend dans l'île ses propres investigations archéologiques et ethnobotaniques. Le Bulletin de l'Institut en fait connaître aussitôt les résultats.

Il est alors un jeune savant pressé de fournir aux Haïtiens les outils d'une interprétation rationnelle des phénomènes religieux, des mythes raciaux, des crises historiques d'une identité vulnérable autour de laquelle l'obscurantisme autochtone accumule toutes sortes d'histoires sorcellaires à dormir debout.

Dans ces années 40, tout se passe comme si Jacques Roumain avait le pressentiment qu'aussitôt disparu de la scène, un folklorisme d'État, à hauteur de tonton macoute, ferait militairement main basse sur le savoir ethnologique, afin de dévoyer la connaissance des fondements de l'identité haïtienne vers la négritude totalitaire ou « intégrisme noir » à la Papa Doc.

V

La pensée ethnographique de Jacques Roumain est clairement formulée dans les pages, concises et denses, de l'étude intitulée Griets de l'homme noir (1939). D'autres écrits parus dans les journaux et les grands poèmes de Bois-d'ébène (1945) appartiennent aussi à la veine anthropologique de l'auteur. À ses yeux, la prise de conscience « raciale » qui est à l'origine de la notion de négritude vise à identifier les spécificités d'une société où le fait national est perçu et vécu par les citoyens avec la même intensité que le sentiment d'appartenir à une prétendue « race » noire qui serait radicalement distincte des autres formes historiques du phénomène humain.

Mais, en homme de science, Roumain ne demande pas à l'Haïtien, dans sa contestation de l'ordre colonial, et dans sa quête désespérée d'identité, de cultiver rageusement le remords de n'être jamais suffisamment « noir », ni assez noué par le sang à son tam-tam et ses grigris, à la poursuite d'on ne sait quel Éden panafricain qui serait antérieur à la « chute » dans l'esclavage et la colonisation. Pour Roumain, se complaire, au soleil de son nombril, dans le souci de se faire chaque jour plus lumineusement « nègre » en riposte au « blanc » défi de l'histoire, n'est pas la façon rationnelle de remettre au bien la singularité épidermique que le colonialisme a un jour traitée en mythe dénigrant et en mal absolu.

Le sérieux intellectuel de Jacques Roumain invite dans la rigueur les Noirs à rationaliser la mythologie raciale, à la transcender, et surtout à la dépasser dans l'âpre remontée vers la condition humaine universelle. Il ressort de cette vision de l'histoire que le fait pour les Haïtiens de descendre d'une révolution victorieuse d'esclaves, fût-elle à Saint-Domingue, de 1791 à 1804, une première en ce genre d'exploit, ce fait exceptionnel de civilisation ne les a pas pour autant mis à l'abri des retours à la barbarie.

Quand la lutte de libération a débouché sur une équipée nationale, la plupart des gouvernements haïtiens, marqués par le passé tribal et plantationnaire, deux siècles durant, se sont conduits en incorrigibles barbares. Des homologues d'autres « races », sous d'autres latitudes, dans des aires différentes de culture, aux prises avec des antagonismes, des crises d'identité, des échecs équivalents, ont fait preuve de la même tragique inconséquence quant à leur manière de penser et d'agir au milieu des progrès des autres Nations.

Malgré de cruelles épreuves, les hommes et les femmes continuent à se comporter pêle-mêle en nazis, fascistes, nationalistes fanatiques, communistes staliniens, maoïstes ou castrofidélites, sans parler de la tribu plus récente des intégristes de tous poils. Les assassins du droit et de la civilité n'arrêtent pas d'œuvrer contre les conquêtes indiscutables de la démocratie et de la civilisation.

Porteurs de l'horreur politique, religieuse, ethnique, économique, les dogmes exterminateurs de la fraternité, aux mains criminelles d'hommes « blancs », « noirs » ou « jaunes » (ou « bleus » hier soir), font ainsi, par l'absurde, la preuve de la foncière égalité « raciale » des humanités. Le fait pour les Nègres d'avoir, sous le régime des plantations américaines, touché l'ultime fond des malheurs de l'histoire ne les a guère immunisés contre le rôle de bourreaux de leurs congénères, descendants des mêmes ancêtres esclaves. La profondeur de la souffrance et l'authenticité de la révolte n'ont pas fait d'eux une « race élue » à jamais pour le respect des droits et des libertés de leurs semblables. L'expérience atroce des pogroms du passé et le martyr sans précédent de la Shoah ne protègent pas les Israéliens de la « séduction totalitaire ».

Dans n'importe quel contexte culturel et ethnique, c'est en cherchant à être toujours plus noble et généreusement homme et femme, dans un effort acharné et ininterrompu d'humanisation de soi et de ses relations avec autrui, que l'être humain, même quand il est dévalorisé (« sale juif », « sale bicot », « sale coolie », « sale nègre »), peut sortir en triomphe des ghettos ontologiques que des temps de mépris et de haine ont bâtis dans le sable des superstitions. Tel semblerait l'abc de l'anthropologie inachevée que Jacques Roumain nous a léguée.

Le pouvoir noir à la Duvalier est l'inverse de la foi en la fraternité qui irrigue la pensée de Roumain. Papa Doc devait la profaner sauvagement en confiant à l'Institut d'ethnologie laissé par Roumain le rôle de fossoyeur de toute manifestation de droit et de culture. Facteur identitaire de décolonisation, la prise de conscience « raciale » que comporte le concept de négritude, jetée au fond des eaux de la sorcellerie politique, sera impitoyablement décomposée en une « substance noire » destinée à imposer aux Haïtiens un surplace effarant dans l'histoire des sociétés de la Caraïbe. Depuis, Haïti s'est figée dans son mythe « négritaire », à des années-lumière des Gouverneurs de la rosée.

VI

Outre la déroute sur le plan ethnographique, la pensée de Jacques Roumain a essuyé un autre genre de naufrage, du fait de ses liens politiques avec l'idée de révolution. À son retour à Port-au-Prince en 1941, Roumain n'a pas retrouvé les traces du P.C. qu'il a fondé sept ans auparavant. Dans les années de son exil en Europe, dans un pays encore sans mouvement ouvrier ni tradition syndicale, aucun des autres intellectuels fondateurs de ce parti d'extrême gauche n'a été en mesure de le maintenir à flot dans la clandestinité. Dans les trois années qui ont précédé sa disparition, Roumain n'a pas envisagé un second souffle pour son mort-né de 1934.

Toutefois il ne s'est pas croisé les bras devant la dictature de Lescot, le successeur rodomont de Sténio Vincent. Alors que son savoir et ses dons d'écrivain sont occupés ailleurs (des préoccupations testamentaires ?) il aide ses anciens camarades, comme lui rescapés des combats nationalistes, à reformuler dans la presse la nouvelle donne de la lutte démocratique. Le journal La Nation, où ils se regroupent en une brillante équipe, oriente l'opinion sur les complexités du conflit mondial, tout en menant une intrépide campagne d'opposition aux prédateurs de la bande à Lescot.

Le 18 août 1944, les patriotes de La Nation marcheront à la tête du cortège funèbre que la pluie rabat sans ménagement vers le cimetière de Port-au-Prince. Ce jour-là, dans la foule hébétée, les plus jeunes héritiers du défunt ont porté sans le savoir le deuil des illusions de toute la vie. La perte de Jacques Roumain nous faisait anticiper sur nos « futures fumées ». Orphelins de « père », selon l'état civil, on l'était déjà, avec un demi-siècle d'anticipation, de tous ses idéaux, sauf un: celui qui, trois mois après la mise en terre, nous ouvrira les bras dans la fiction posthume qui a pour titre Gouverneurs de la rosée.

VII

De la fin de 1942 à août 1944, Roumain a occupé à Mexico le poste de Chargé d'affaires d'Haïti. On est devant un autre versant de son « mystère » existentiel. Pourquoi le principal disciple haïtien de Marx a-t-il accepté de représenter au Mexique le régime dictatorial que ses proches amis continuent à harceler dans un quotidien de Port-au-Prince ? En restant à l'écart, à l'étranger, dans un bureau de diplomate ou à son pupitre de romancier, n'offre-t-il pas une caution inespérée au dictateur ? À l'époque l'explication du fait, qui a circulé, est la suivante :

Le Komintern, bien avant sa dissolution par Staline le 15 mai 1943 aurait, dès l'entrée en guerre de l'URSS, ordonné aux P.C. de l'Amérique latine d'apporter leur caution aux gouvernements, même impopulaires, dès lors qu'ils

étaient ouvertement partie prenante de l'effort de guerre allié contre les forces de l'Axe. À cet égard la position d'Haïti était caricaturale. Dans l'heure qui a suivi l'agression japonaise à Pearl Harbor, Élie Lescot a été le premier chef d'État latino-américain à ranger précipitamment son petit pouvoir de proie aux côtés de « la formidable démocratie du puissant voisin étoilé » [sic]. Peu après, il a failli engager Haïti dans la croisade contre le Troisième Reich sans attendre la décision du président Franklin D. Roosevelt...

Pourquoi Roumain aurait-il guidé sa conduite de citoyen sur la consigne d'une III^e Internationale dont on savait les jours comptés ? Au temps où elle était un appareil stalinien omnipotent, le fondateur du P.C. de 1934 n'était pas allé à Moscou le consulter sur la voie à suivre durant son exil européen. À l'école où le stalinisme creusait une fosse commune à l'idée de révolution, au matérialisme historique, comme à la théorie marxiste de la connaissance, Roumain aura préféré les leçons, moins orthodoxes et plus sûres, de la Sorbonne et du Musée de l'Homme.

Quant au refuge diplomatique mexicain de 1942, c'est au destin même du poète qu'il faut demander le mot de l'énigme. En effet, bien avant cette date, il doit compter avec les menaces de la maladie. Déjà en 1937, une crise de foie l'a empêché de gagner l'Espagne où des intellectuels antifascistes de divers pays vont défendre l'héritage du Quichotte que mettent en danger de mort les phalanges joyeuses de don Francisco Franco. Le train de la gare d'Austerlitz part un samedi soir sans Roumain, emportant vers le Congrès de Valence pour la défense de la culture, plusieurs de ses amis accourus des Amériques: Langston Hughes, Nicolás Guillén, Alejo Carpentier, Pablo Neruda, Octavio Paz.

En 1943, lors d'une rechute au Mexique, on a cru que Roumain ne s'en relèverait pas. À cet homme qui se sait perdu, Mexico assure le dernier gîte dont a besoin son imagination pour changer en suprême santé de l'art le désespoir de l'artiste devant toute la douleur qu'il y a sur la terre. Juste avant les ténèbres, Roumain trouve le temps de la rosée pour le manque de tendresse qui dessèche la vie d'un monde à feu et à sang.

À l'échelle d'un hameau des mornes d'Haïti, en osant poser, dans la prose de fondation d'un chef-d'œuvre, la question de la fraternité qui aura rempli sa courte vie, Roumain a voulu combler le vide que l'histoire fait à la troisième grande utopie de la Révolution française: il était une fois une goutte de rosée qui rêva tout haut de fraternité. Destin chimérique de Jacques Roumain ? J'emprunte la réponse à Aimé Césaire :

*N'y eût-il dans le désert
qu'une seule goutte d'eau qui rêve tout bas,
dans le désert n'y eut-il
qu'une graine volante qui rêve tout haut,
c'est assez.*